

Les Cahiers de

CONTRE-ATTAQUE

MAI 1936

NUMÉRO 1

PRIX: 1 FR. 50

Intervention de G. Bataille à la réunion de « Contre-Attaque » du 24-XI-35

FRONT POPULAIRE DANS LA RUE

Camarades,

Je parlerai de la question du Front Populaire.

Je ne voudrais pas, cependant, laisser s'introduire une équivoque.

Nous ne sommes pas des politiciens.

Nous tenons à nous exprimer sur la question du Front Populaire. Il est nécessaire, pour nous, de définir notre position par rapport à un nouvel ensemble de forces, dont la constitution domine actuellement la situation politique. Mais lorsque nous demandons qu'on nous fasse confiance, nous ne penserions pas que cette confiance soit exactement celle que nous cherchons si elle nous était donnée en raison de définitions plus ou moins heureuses qui relèvent, que nous le voulions ou non, de la manœuvre politique.

Nous ne tenons pas à ajouter de nouvelles manœuvres aux manœuvres déjà complexes et souvent divergentes des politiciens.

Lorsque nous parlons à ceux qui veulent nous entendre, nous ne nous adressons pas essentielle-

ment à leur finesse politique. Les réactions que nous attendons d'eux, ce ne sont pas des calculs de position, ce ne sont pas des combinaisons politiques nouvelles. Ce que nous espérons est de tout autre nature.

Nous voyons que les masses humaines demeurent à la disposition de forces aveugles qui les vouent à des hécatombes inexplicables, qui leur font en attendant une existence moralement vide, matériellement misérable.

Ce que nous avons devant les yeux c'est l'horreur de l'impuissance humaine.

Nous en appelons, nous, directement à cette horreur. Nous nous adressons, nous, aux impulsions directes, violentes, qui dans l'esprit de ceux qui nous écoutent peuvent contribuer au sursaut de puissance qui libérera les hommes des absurdes maquignons qui les conduisent.

Nous savons que de telles impulsions ont peu de choses à voir avec la phraséologie inventée

FRONT POPULAIRE DANS LA RUE

CAMARADES,

Je parlerai de la question du Front Populaire.

Je ne voudrais pas, cependant, laisser s'introduire une équivoque.

Nous ne sommes pas des politiciens.

Nous tenons à nous exprimer sur la question du Front Populaire. Il est nécessaire, pour nous, de définir notre position par rapport à un nouvel ensemble de forces, dont la constitution domine actuellement la situation politique. Mais lorsque nous demandons qu'on nous fasse confiance, nous ne penserions pas que cette confiance soit exactement celle que nous cherchons si elle nous était donnée en raison de définitions plus ou moins heureuses qui relèvent, que nous le voulions ou non, de la manœuvre politique.

Nous ne tenons pas à ajouter de nouvelles manœuvres aux manœuvres déjà complexes et souvent divergentes des politiciens.

Lorsque nous parlons à ceux qui veulent nous entendre, nous ne nous adressons pas essentiellement à leur finesse politique. Les réactions que nous attendons d'eux, ce ne sont pas des calculs de position, ce ne sont pas des combinaisons politiques nouvelles. Ce que nous espérons est de tout autre nature.

Nous voyons que les masses humaines demeurent à la disposition de forces aveugles qui les vouent à des hécatombes

inexplicables, qui leur font en attendant une existence moralement vide, matériellement misérable.

Ce que nous avons devant les yeux c'est l'horreur de l'impuissance humaine.

Nous en appelons, nous, directement à cette horreur. Nous nous adressons, nous, aux impulsions directes, violentes, qui dans l'esprit de ceux qui nous écoutent peuvent contribuer au sursaut de puissance qui libérera les hommes des absurdes maquignons qui les conduisent.

Nous savons que de telles impulsions ont peu de chose à voir avec la phraséologie inventée pour le maintien des positions politiques. La volonté d'en finir avec l'impuissance implique même à nos yeux le mépris de cette phraséologie : le goût de l'agitation verbale n'a jamais passé pour une marque de puissance.

Nous tenons, d'ailleurs, à nous expliquer sur ce point d'une façon précise.

L'humanité bafouée a déjà connu de violents sursauts de puissance. Ces sursauts de puissance, chaotiques mais implacables, dominant l'histoire sous le nom de Révolutions. À plusieurs reprises des populations entières sont descendues dans la rue et rien n'a pu résister devant leur force. Or cela est un fait indubitable que si des hommes se sont trouvés dans les rues armés et soulevés en masse, portant avec eux le tumulte de la toute-puissance populaire, cela n'a jamais été la conséquence d'une combinaison politique étroite et spécieusement définie.

Ce qui porte les foules dans la rue, c'est l'émotion soulevée directement par des événements frappants, dans une atmosphère d'orage, c'est l'émotion contagieuse qui de maison en

maison, de faubourg en faubourg, fait d'un hésitant, d'un seul coup, un homme hors de soi.

Il est évident que si, en général, les insurrections avaient dû attendre les savantes tractations entre les comités et les bureaux politiques des partis, il n'y aurait jamais eu d'insurrection.

Cependant, si étonnant que cela soit, il est fréquent de constater chez des militants révolutionnaires, une complète absence de confiance dans les réactions spontanées des masses.

La nécessité d'organiser des partis a donné de singulières habitudes aux soi-disant agitateurs révolutionnaires qui confondent l'entrée de la Révolution dans la rue avec leurs plates-formes politiques, avec leurs programmes peignés, avec leurs manœuvres dans les couloirs des Congrès.

Chose étonnante, c'est une méfiance du même ordre qui prévaut contre les intellectuels. La méfiance à l'égard des intellectuels n'est contradictoire qu'en apparence avec celle qui sous-estime les mouvements spontanés des masses.

Autant qu'ils peuvent, certains professionnels de l'activité révolutionnaire voudraient écarter de la tragédie humaine qu'est nécessairement la Révolution, toutes ses ressources émotionnelles, le bouleversement brutal des foules et l'atmosphère chargée des espoirs, des colères et des enthousiasmes exprimés dans les périodes de crise par ceux qui écrivent.

Nous sommes aussi éloignés qu'il est possible de croire qu'un mouvement doit se passer d'une direction, aussi éloignés qu'il est possible de croire que cette direction ne doive pas mettre à contribution toutes les ressources des connaissances humaines, en particulier celles qui constituent les plus récentes

conquêtes de l'intelligence humaine. Mais nous devons d'abord protester contre tout ce qui naît dans l'atmosphère empoisonnée des congrès et des comités professionnels, à la merci des manœuvres de couloir.

Nous ne croyons pas possible, nous, d'aborder une question politique sans élever le débat. Et pour nous, élever le débat cela veut dire le placer dans la rue, cela veut dire le placer là où l'émotion peut s'emparer des hommes et les soulever jusqu'au bout, sans rencontrer les éternels obstacles qui résultent des vieilles positions politiques à défendre.

Si nous parlons du Front Populaire, ce que nous voulons désigner d'abord pour nous lier étroitement, pour lier notre origine à l'émotion qui la compose, c'est l'existence du Front Populaire dans la rue.

Camarades, du Front Populaire, nous devons dire qu'il est né sur le cours de Vincennes, dans la journée du 12 février 1934, lorsque pour la première fois les masses des travailleurs se sont réunies pour manifester leur force en face du fascisme.

La plupart d'entre nous, camarades, étaient dans la rue ce jour-là et peuvent se souvenir de l'émotion qui s'est emparée d'eux quand le cortège communiste débouchant de la rue des Pyrénées est arrivé sur le cours, occupant toute la largeur de la chaussée : la masse précédée d'une ligne d'une centaine d'ouvriers marchant avec une lenteur inouïe, épaule contre épaule et les bras dans les bras, chantant lourdement *L'Internationale*. Plusieurs d'entre vous, sans doute, peuvent se rappeler le vieil ouvrier chauve, immense, avec un visage rougeaud et des grandes moustaches blanches à la gauloise qui s'avancait à un pas devant ce mur humain en marche, élevant un drapeau rouge.

Ce n'était plus alors seulement un cortège ni plus rien de pauvrement politique : c'était toute l'imprécation du peuple ouvrier et pas seulement dans sa colère, DANS SA MAJESTÉ MISÉRABLE, qui s'avavançait grandie par une sorte de solennité déchirante – par la menace de tuerie encore suspendue à ce moment-là sur toute la foule.

Camarades, à ce moment-là, sur le cours, les masses communistes allaient au-devant des masses socialistes et devaient peu de temps après se confondre avec elles dans un même cri d'unité d'action. Et cependant, c'était l'époque où, à *L'Humanité*, les politiciens professionnels se livraient à des définitions précises de la situation : selon Marty, dans un article dont il faut reconnaître d'ailleurs qu'il touche au délire, on avait fusillé sur la place de la Concorde, non les fascistes mais les travailleurs. Pour toute la rédaction de *L'Humanité*, le gouvernement de Daladier était alors le gouvernement des fusilleurs et l'unité d'action continuait d'être impossible avec les traîtres socialistes. Sur cette question, le Comité Central du parti publiait quelques jours après, le 12 février, des thèses qui signifiaient avec évidence le refus.

C'est ainsi qu'une réalité révolutionnaire peut s'exprimer *dans la rue* avec une force en même temps qu'avec une sûreté d'instinct incomparables, au moment où de l'atmosphère empoisonnée des Comités et des salles de rédaction ne sortent que des mots d'ordre témoignant d'un aveuglement scandaleux.

Le même dépassement des tractations politiques par la réalité de la rue a continué à se faire jour par la suite, lors de la formation définitive du Front Populaire.

Le Front Populaire a été conçu dans l'esprit de ses initiateurs comme une organisation défensive, réunissant l'ensemble des forces hostiles au fascisme. Il est impossible de ne pas voir que sa naissance a coïncidé avec le salut de Staline au drapeau de l'armée française. La situation d'ailleurs grave, peut-être même tragique, des Soviets les a engagés dans une politique d'alliance franco-russe qui lie leurs intérêts à ceux de la conservation sociale en France. Il est clair qu'à partir du moment où ils font reposer leur sécurité sur les forces militaires françaises, les Soviets ne peuvent pas, en même temps, travailler à saper ces forces. Dans l'esprit de ses initiateurs communistes, le Front Populaire avait sans aucun doute pour but le maintien d'une France non-fasciste, mais forte, donc à la disposition des éléments de conservation sociale.

Dans un certain sens, le Front Populaire devrait donc signifier, sans plus, l'abandon par les révolutionnaires de l'offensive anticapitaliste, le passage à la défensive antifasciste, le passage à la simple défense de la démocratie, l'abandon, en même temps, du défaitisme révolutionnaire.

Or, que pouvons-nous penser, camarades, de l'abandon de l'offensive anticapitaliste, précisément dans les circonstances où l'accord se fait dans un grand nombre d'esprits, indépendamment même de la tendance politique, sur le caractère désastreux du système capitaliste. Du point de vue révolutionnaire, l'abandon de l'offensive anticapitaliste au cours de la crise actuelle représenterait la plus scandaleuse des carences : ne serait-il pas incroyable de laisser aux pires esclaves du capitalisme, aux laquais Croix de Feu des Wendel, le mot d'ordre attendu par l'angoisse des masses déconcertées, le mot d'ordre

de lutte contre un capitalisme honni maintenant par l'immense majorité des hommes.

La carence des politiciens abandonnerait ainsi ce monde réel, ce monde des souffrances et des espoirs tragiques, à la comédie verbale dégradante des hobereaux de caserne.

Et en même temps, au moment où l'angoisse s'accroît de jour en jour devant l'imminence d'une extermination physique des hommes et des richesses humaines, ne serait-il pas incroyable d'aller au-devant d'un nouveau conflit en donnant à l'idée d'antifascisme une valeur sur le plan de la lutte militaire dont nous savons, cependant, que l'impérialisme stupide a engendré précisément ce fascisme qu'on entendrait combattre en marchant dans les rangs qu'elles nous proposent sous les ordres des généraux et des magnats industriels.

Camarades, si la réalité humaine, nous précisons, la réalité humaine dans la rue – personnellement, c'est en lui liant tout l'espoir qui me soulève que j'emploie ce terme de rue qui oppose la vie, réellement la vie, aussi bien qu'aux combinaisons, à l'isolement de l'individu absurde replié sur lui-même : si la réalité humaine dans la rue ne débordait pas de toutes les façons, les conceptions médiocres et les abandons des politiciens roués, le Front Populaire n'aurait pour aucun d'entre vous la signification profonde qu'il a prise dans les circonstances que nous avons vécues et que nous continuons à vivre.

Aujourd'hui encore, alors même qu'on nous dit de diverses parts – à tort ou à raison – qu'il se décompose au sommet, qu'il sera incapable, au-delà de la défensive antifasciste, même d'envisager l'action concertée, inhérente à l'exercice du pouvoir, nous continuons à voir grandir dans les masses qui en font la

force, qui étaient dans la rue hier, qui envahiront la rue demain, l'agitation de la toute-puissance populaire.

Ces masses, des conceptions politiques assez mal conditionnées les ont mises en mouvement, mais il ne dépend pas de ceux qui ont voulu le Front Populaire que celui-ci travaille exactement à leurs fins : le Front Populaire c'est avant tout maintenant un mouvement, une agitation, un creuset dans lequel les forces politiques autrefois séparées se refondent avec une effervescence souvent tumultueuse.

Maintenant que les diverses couches sociales qui le composent ont pris ensemble conscience de la puissance qu'elles représentaient réunies, cette puissance qui porte à la tête exerce sur les masses une attraction qui brise les freins qu'on lui oppose.

Ainsi, lorsque nos camarades de la gauche révolutionnaire socialiste mettent en avant les mots d'ordre de transformation de la défensive antifasciste en offensive anticapitaliste et de Front Populaire en Front Populaire de combat, ils ne font qu'exprimer le mouvement dynamique inhérent à la composition des forces en branle. Il n'est loisible à personne aujourd'hui de s'opposer à la montée de la toute-puissance populaire.

Nous ne devons pas méconnaître, toutefois, que des difficultés essentielles doivent être surmontées avant que puisse être réalisée l'offensive sans laquelle la partie se trouverait abandonnée à ceux qui parlent encore criminellement de « victoire effacée ».

Nous ne croyons pas que les partis organisés doivent disparaître, mais nous ne croyons pas non plus que, s'il ne se produisait pas de mouvement échappant au contrôle stérilisant

de ces partis, les masses populaires puissent réaliser cette puissance qui doit mettre fin à la domination des laquais du capitalisme.

Nous devons surtout envisager comme critique la période qui suivrait la formation d'un gouvernement qui, sans être directement l'expression du Front Populaire pourrait être du moins porté au pouvoir par ceux des parlementaires qui ont adhéré à ce Front.

Les porte-parole du Front Populaire eux-mêmes sont amenés de temps à autre à faire sur ce point des déclarations qui témoignent d'une profonde inquiétude. En ce qui concerne un gouvernement de Front Populaire, Pierre Jérôme, secrétaire général du Comité de Vigilance, exprimait, il y a quelques semaines, la crainte qu'il ne pourvoie pas à ses dépenses budgétaires par des recettes équivalentes : « On le verrait fournir ainsi à ses ennemis, affirmait Pierre Jérôme, les meilleures armes qu'ils puissent souhaiter. Certes, si une panique venait à se produire, nous ne devrions pas nous-mêmes nous évanouir de peur... » Pierre Jérôme envisage d'ailleurs le moyen de remédier à cette difficulté redoutable. « Il suffit, assure-t-il, de faire payer les riches... »

Rien n'est moins exclu, en fait, pour la période prochaine, que le renouvellement des expériences désastreuses qui ont suivi, à plus ou moins longue échéance, les élections, dites de gauche, de 24 et de 32.

Sans qu'il soit possible de se livrer à des précisions plus ou moins arbitraires, on peut envisager comme vraisemblable une fois ou l'autre, une crise sérieuse du mouvement de gauche dans son ensemble, crise qui ne manquerait pas d'atteindre dans une large mesure le Front Populaire lui-même.

À vrai dire, nous qui voyons dans le Front Populaire une réalité mouvante, nous n'avons pas à nous alarmer exagérément d'une telle crise. Nous devons seulement l'envisager à l'avance sachant bien surtout qu'aucun développement de forces, qu'aucune grande transformation sociale ne peut s'accomplir sans crise, sachant bien surtout que les forces qui sont appelées à l'emporter sont celles qui, non seulement, surmontent leurs crises mais sont capables d'en tirer parti.

Le Front Populaire signifie pour nous la conscience que le peuple a pris de sa puissance, à partir des journées de février, contre les hobereaux et les laquais fascistes. Nous ne croyons pas que cette conscience se laisse ébranler le jour où de très misérables dirigeants trahiraient à la première occasion leur impuissance.

Ces conditions sont, au contraire, selon nous, celles qui sont nécessaires pour que les masses qui ne veulent pas se laisser aller à des solutions réactionnaires, sans autre issue que la misère et la guerre prennent, cette fois, conscience des nécessités inhérentes à la puissance. Il est possible qu'une crise soit indispensable à la transformation, donnée dès le premier jour dans l'attitude menaçante des masses dans la rue, du Front Populaire défensif en Front Populaire de combat, et, bien entendu, de combat pour la dictature anticapitaliste du peuple.

Il est clair, dès maintenant, que pour trouver toute la confiance qu'il pourrait avoir dans ses propres ressources, le Front Populaire doit d'abord perdre la confiance qu'il fait actuellement à ses principaux dirigeants.